

Assoun (R-L.) : *Le fétichisme*. Paris ; Presses universitaires de France ; 1994

Marcel Turbiaux

Citer ce document / Cite this document :

Turbiaux Marcel. Assoun (R-L.) : *Le fétichisme*. Paris ; Presses universitaires de France ; 1994. In: Bulletin de psychologie, tome 50 n°427, 1996. 50 ans de psychologie de l'enfant – Hommage au Professeur Pierre Oléron. pp. 131-132;

https://www.persee.fr/doc/buppsy_0007-4403_1996_num_50_427_15706_t1_0131_0000_3

Fichier pdf généré le 02/09/2022

dans certaines circonstances, là où il serait sans doute plus juste de la nommer « familièrement étrange ».

D'après Sigmund Freud, « l'inquiétante étrangeté vécue se constitue lorsque des complexes infantiles *refoulés* sont ranimés par une impression, ou lorsque des convictions primitives *dépassées* paraissent à nouveau confirmées ». Annick Le Guen, se fondant sur le « refoulement originel après coup », théorisé par Claude Le Guen et se référant à l'hypothèse de Michel De M'Uzan, selon qui le double « devrait être rapporté à quelque chose qui le précéderait, à une sorte de « représentation creuse » destinée à se remplir de par les exigences de l'évolution plus que sous la poussée d'un événement », reprend « l'inquiétante étrangeté qui prend sa source dans le *dépassé*... et donc également dans « l'étrangement familial » (qui, lui, n'est pas angoissant, conjointement avec l'une des figures du « double », « dans leurs rapports aux fantasmes originaires et au refoulement », en cherchant « à les différencier d'avec les refoulements secondaires » et éclairer la fonction du double dans la genèse psychique.

Rémy Puyelo procède la « Déclinaison, du double dans la cure de l'enfant ». Il montre que « dans la cure des enfants présentant des carences et perturbations narcissiques précoces, le double matérialisé par le thérapeute vise à organiser le psychisme de l'enfant dans la relation transféro/contretransférentielle à la manière d'un fantasme originaire qui viendrait signifier à l'enfant son appartenance à l'humain.

Le double met en jeu la dynamique auto-érotique qui est ce mouvement réfléchi constitutif de la sexualité infantile où l'objet est remplacé par un fantasme, par un objet réfléchi sur le sujet. Les pulsions sexuelles se satisfont de façon auto-érotique avant de parcourir l'évolution qui les mène au choix d'objet. Trouver l'objet, c'est au fond retrouver celui qui était d'emblée en relation avec les pulsions d'autoconservation. C'est dans ce jeu projectif que se noue l'alliage à la fois quantitatif et témoin d'union des pulsions d'autoconservation et sexuelles ».

Alain Gibeault, sous le titre « L'invitation au voyage. De la fonction du double dans le psychodrame psychanalytique », montre, à propos d'un préadolescent inhibé, comment, en s'appuyant « sur la représentation du double, à la fois *figuré* par un psychodramatiste dans le jeu et *signifié* par le meneur de jeu, la répartition des fonctions permet... à la fois de favoriser l'émergence d'affects d'inquiétante étrangeté et de perte des limites, souvent déniés et clivés et d'en tolérer l'expérience ».

Enfin, Ruth Menahen (« Qui a peur de son double ? »), interroge cette figure du double « qui se caractérise par son effraction soudaine et effrayante » et qu'elle attribue, non à la peur de la mort, mais au « désir de sa propre mort », faisant du « retour de ce qui est dénié » (qu'elle ajoute aux deux formes d'*Unheimlich* décrites par Sigmund Freud – retour à des modes de pensée dépassés ou retour du refoulé –), ce « qui provoquerait cet affect de terreur particulier au double ». Elle montre que, contrairement à l'homme, la femme n'a ni le besoin, ni la possibilité de se constituer un double pour aller affronter la mort », en conséquence de son rapport à la vie, tout autant que son rapport à la mort, qui la différencie de l'homme.

Une bibliographie sur le traitement psychanalytique du concept de double complète cette monographie.

ASSOUN (P.-L.) : **Le fétichisme**. Paris ; Presses universitaires de France ; 1994.

Marcel TURBIAUX

Le concept de « fétichisme » est surdéterminé, en ce sens qu'il condense « des significations diverses sinon hétérogènes, tout en en révélant la secrète affinité » et a eu un destin curieux. Il dérive, évidemment, du mot « fétiche », mais plusieurs étymologies de ce vocable, dont il est admis aujourd'hui qu'il a été formé à partir de l'adjectif portugais *feitisso*, artificiel, au sens de « sortilège », ont été proposées : Victor Egger le faisait venir de *facticius*, « objet fabriqué de main d'homme », tandis que, pour Charles De Brosses, dans son ouvrage *Du culte des dieux fétiches ou Parallèle de l'ancienne religion de l'Égypte avec la religion actuelle de Négritie*, paru en 1760, « *fetisso* signifie « chose fée, enchantée, divine ou rendant des oracles, de la racine latine *Fatum, Fanum, Farl* ».

C'est précisément Charles De Brosses qui inventa l'expression « fétichisme », à propos du « culte... de certains objets terrestres et matériels, appelés Fétiches chez les Nègres africains », avertissant qu'il « compte également en faire usage en parlant de toute autre nation quelconque chez qui les objets du culte sont des animaux ou des êtres animés que l'on divinise, même en parlant quelquefois de certains peuples pour qui les objets de cette espèce sont moins Dieux proprement dits, que des choses douées d'une vertu divine, des oracles, des amulettes, des talismans préservatifs... ». Il montre « que toutes ces façons de penser n'ont au fond que la même source et que celle-ci n'est que l'accessoire d'une Religion générale répandue fort au loin sur toute la terre, qui doit être examinée à part, comme faisant une classe particulière parmi les religions payennes, toutes assez différentes entre elles ».

Comparant ensuite le fétichisme des anciens peuples à celui des modernes, Charles De Brosses procède à l'« examen des causes auxquelles on attribue le fétichisme ». Il trouve, chez David Hume; l'« équipement » philosophique qui lui est nécessaire « pour esquisser une anthropologie du comportement fétichiste, en son mobile affectif et sa motivation « cognitive ». C'est la « crainte » qui remplit le premier rôle ; quant au second, c'est sa « curiosité », qui, compte tenu de l'« ignorance » qui caractérise le fétichiste, va le pousser à exercer, à propos de « quelque événement monstrueux ou nuisible ».

Cette théorie s'opposait à un certain idéalisme allégorique, en récusant que l'« objet » vénéré serait symbole de la Divinité : « c'est dans l'homme même qu'il faut étudier l'homme », écrit Charles De Brosses, invitant à « regarder ce qu'il fait ». Cependant, dans le fétichisme, « visible » et « invisible » sont inextricablement liés. « Qu'est-ce donc qui est montré, qu'est-ce qui est caché ? ». Tel est le problème que Charles De Brosses légua « à la perplexité philosophique et anthropologique et, au-delà, à la psychanalyse ».

La philosophie s'appliquera, donc, à résoudre cette énigme, qui sera reprise par l'ethnologie. L'auteur retrace les étapes de cette enquête, à travers Emmanuel Kant et Georg Wilhelm Friedrich Hegel, Auguste Comte, Edward B. Tylor, Karl Marx et Friedrich Nietzsche : « on voit le destin du fétichisme pendant cette longue incubation : *objet-thème* d'un débat d'anthropologie religieuse, enjeu d'une conception portant

sur l'essence et la genèse de l'esprit religieux, *instrument d'analyse*, « repoussoir » ou *opérateur critique* enfin, le fétichisme apparaît surexploité ».

C'est à ce moment même, où « il risque d'être « surfait », qu'un « nouveau souffle » lui est donné par son emploi en sexologie, par Alfred Binet, qui, dans un article de la *Revue philosophique* de 1887, intitulé « Le fétichisme dans l'amour », montre que la fixation fétichiste a sa source dans certaines « impressions d'enfance » précoces.

Mais c'est Sigmund Freud qui, en s'emparant du concept, via la perversion (il « ne cessera de se référer explicitement à Binet quand il mentionnera le fétichisme comme perversion »), en fera « un élément décisif d'accès à la signification psychosexuelle de l'inconscient ». Aussi est-ce au *concept psychanalytique* de « fétichisme », à son contenu, à sa signification et à sa portée, qu'est consacré l'essentiel du présent ouvrage.

« L'apport proprement freudien va consister », rappelle l'auteur de ce livre, « par une solution de transition subtile avec l'usage sexologique et sur l'horizon de l'usage ethnologique, à reconstruire le fétichisme jusqu'à en faire une clé de l'amour en son régime *inconscient* et en sa modalité subjective, révélée par la *perversion*.

L'exposé de Paul-Laurent Assoun se calque « sur l'évolution de cette rupture en « reprise », chaque étape faisant l'objet d'un chapitre :

1) « Dans un premier régime, centré sur la théorie de la libido, c'est le *fétichisme* comme perversion qu'il s'agit de (ré)interpréter (par le détour des processus inconscients) ». Cette phase est matérialisée par les *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905).

2) « Dans le second régime, c'est le *fétiche* comme « ersatz phallique » qui fait l'objet d'un « diagnostic ». Alors, « sous l'effet de la réflexion sur les « théories sexuelles » infantiles et les phobies infantiles (cas du petit Hans) et, la *lecture clinique*, apparaît la « percée » majeure sur la problématique du fétichisme : la référence, via le « complexe de castration », à sa signification phallique et à sa genèse : ce tournant est accompli en 1910 (Freud lui-même se réfère à l'écrit *Un souvenir de Léonard de Vinci*). Cette théorie ne cessera d'être étayée – comme l'attestent les « notes » ajoutées aux *Trois essais* dans les années 1910-1915 – jusqu'à l'essai majeur de 1927, *Fétichisme*, où la synthèse... est produite ».

3) « Dans un troisième régime, c'est le *fétichiste* comme sujet qui devient central ». Dans cette phase ultime, « sous l'effet de la réflexion sur « l'organisation génitale infantile » et le rôle du « phallus » dans la différence sexuelle (1923-1925), Freud en vient à élaborer le lien entre *perversion* et fétichisme – d'où l'ultime relecture du fétichisme dans la perspective du « clivage du moi » (dans les années 1937-1938) ».

Dans une dernière partie, Paul-Laurent Assoun s'attache à « ressaisir, à partir du noyau clinique et méta-

psychologique du fétichisme (saisi en compréhension), ses retombées dans le champ de recherche (en extension) ».

Par sa spécification du fétichisme, Sigmund Freud en a en effet élargi la portée et rendu possible sa relecture. Sur le plan socio-culturel, lui-même a abordé le « fétiche », du côté de la psychologie des peuples à propos du pied déformé des Chinoises, mais, surtout, du point de vue de l'ethnologie religieuse au sens strict, par rapport au totémisme, dont il fait « l'institution commémorative de l'Événement inaugurateur de la société », tandis qu'Emile Durkheim subordonnera le fétichisme au totémisme, jusqu'à ce que Marcel Mauss déclare « qu'il faut éliminer la notion de fétiche et de fétichisme de la théorie sociologique des religions ».

Sur le plan esthétique et littéraire, « il n'est nullement fortuit que le fétichisme ait été mentionné chez Freud à l'origine en référence à la littérature – dans son étude sur *Délire et rêves dans la « Gravidia » de Jensen* – et à la problématique de la création (esthétique) – dans *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* ». Paul-Laurent Assoun rappelle, d'une part, que la « perversion fétichiste » semble avoir été décrite par les écrivains, tel Octave Mirbeau, avant sa reconnaissance par la sexologie et, d'autre part, que l'œuvre d'art, pour la psychanalyse, peut être assimilée au fétiche.

Enfin, Paul-Laurent Assoun étudie les destins du fétichisme, dans les théories post-freudiennes, d'abord animées par la préoccupation de « redéfinir l'économie de la perversion fétichiste du côté de l'objet maternel, saisi moins dans son contenu phallique qu'en sa dimension d'attachement/séparation », puis par l'exploration de la fonction *défensive* du fétichisme et ses composantes sadiques, « qui mettent ainsi en jeu les mécanismes d'introjection-projection », Donald Woods Winnicott, dans « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels » de 1951, tenant une « tierce » position, « entre la position freudienne (qui aligne le fétichisme clairement sur l'angoisse de castration) et la position kleinienne », avant que, pour Jacques Lacan, avec Wladimir Granoff, en 1954, le fétichisme apparaisse comme ce qui « articule, d'une manière particulièrement frappante, ces trois champs de la réalité humaine » qu'ils ont dénommés : l'imaginaire, le symbolique et le réel.

Ainsi, comme le souligne l'auteur dans sa conclusion : la reconstitution du concept de fétichisme, ressaisi par son ultime figure, psychanalytique en atteste l'étrange et édifiant « destin » : tout se passe comme si, re-préféré par chacune des « tribus » du savoir – ethnologues, philosophes, sexologues « artistes », puis psychanalystes –, il servait de « mot de passe » à un « code » spécifique, à la fois identique – c'est le même mot qui insiste, d'un moment et d'un usage à l'autre – et distinct : tout tient à la façon dont il est « prononcé » et aux « associations » qu'il cristallise et organise, ainsi qu'aux effets qu'il produit à partir des « pré-supposés », des « champs » ou territoires concernés ».